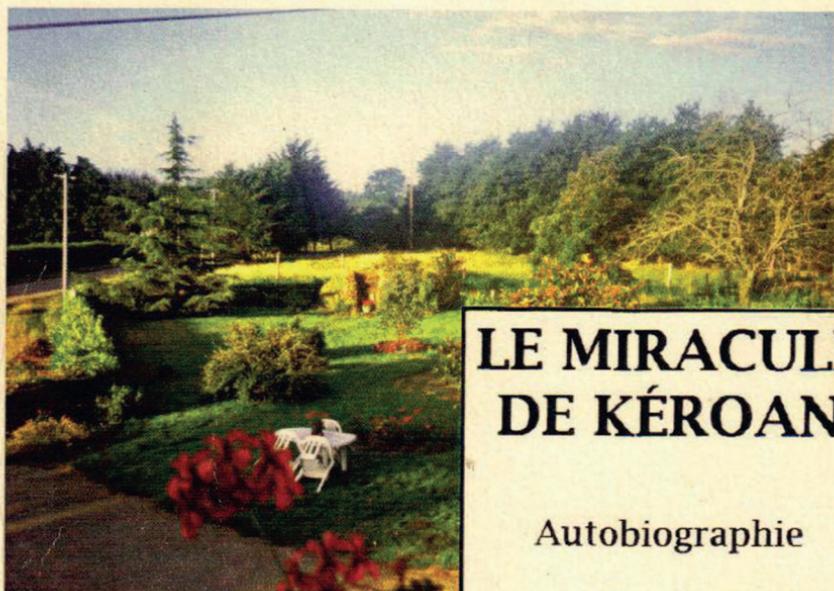


René Dudognon-Rivière



**LE MIRACULÉ
DE KÉROAN**

Autobiographie



En août 1997, monsieur René Dudognon-Rivière m'a téléphoné parce qu'il avait appris que je pourrais l'aider dans la rédaction de ses mémoires.

Nous nous sommes rencontré à mon domicile et lorsqu'il m'est apparu sur le seuil de la porte, j'ai vu un jeune retraité, souriant, tenant à la main une chemise pleine de documents.

J'ai demandé à Monsieur Dudognon qu'il veuille bien me raconter quels avaient été les enchaînements importants de sa vie, afin que je sache tout de suite vers quel type de recherches il fallait orienter le travail.

Monsieur Dudognon a commencé par ses concours qu'il a passé dans les postes, et ensuite le nombreux aller et retour qu'il a du effectuer entre Paris et sa charente natale. Il a également évoqué brièvement sa carrière sportive.

Puis il ajouté.

– Aujourd'hui vous me voyez marcher. Je suis venu chez vous au volant de ma voiture. Mais il y a cinq ans, j'étais paralysé.

– C'est surtout pour cette raison que je veux écrire mes mémoires a-t-il dit. Tous les médecins m'avaient bien fait comprendre que ma maladie était incurable

et moi-même j'avais perdu tout espoir de marcher comme je le fais aujourd'hui.

Que s'est-il passé ? lui ai-je demandé.

– Personne ne sait exactement. Les médecins parlent d'un cas tout à fait exceptionnel. Ils sont les premiers surpris. Quant à moi si je me vois dans l'obligation de donner une explication, je dirais que c'est à tous ceux qui m'ont soutenu pendant mes six années d'immobilité que je dois ma guérison.

Il a continué :

– Il se trouve cependant que cette guérison ne s'est pas déroulée progressivement. Elle a débuté au cours d'un séjour que j'ai passé à Kéroan dans le Morbihan.

– J'ai repris le volant de ma voiture, je me suis remis au vélo et aujourd'hui je peux dire que j'ai une vie normale.

C'est sa propre histoire que Monsieur Dudognon a voulu raconter. Avant d'en arriver à sa paralysie, il nous raconte sa vie de facteur, puis celle de cadre en Ile de France. Mais ce n'est pas tout. Cet homme qui ne dort que quelques heures par nuit trouve le temps de faire plusieurs métiers.

Ce qui ne l'empêche pas de s'adonner à la compétition sportive, il s'occupe des affaires de sa commune en étant adjoint au maire.

Tout ce dynamisme a été coupé dans son élan, un lundi de Pâques de 1986. Il s'en est suivi six années durant lesquelles M. Dudognon s'était fait une raison.

Celle de ne plus jamais remarcher. Durant ces années, il a eu le temps de ruminer sa vie passée.

Il a constaté que le malheur ne frappait pas qu'à la porte des voisins et qu'à son tour il se devait de porter sa croix.

Le miracle inattendu s'étant produit, Monsieur Dudognon a éprouvé le besoin de faire partager ses bonheurs et ses malheurs. Il a voulu le faire pour sa famille et ses amis. C'est un hommage qu'il veut rendre à ceux à qui il attribue son rétablissement.

Nous avons échangé nos travaux, discuté, corrigé, ajouté, supprimé pour en arriver à cette version définitive.

Afin de ne pas dénaturer sa propre histoire et surtout ne pas briser un style qui est le sien, j'ai limité mon intervention à quelques reformulations et reconstructions de phrases. Le travail a été d'autant plus facile que Monsieur Dudognon rédige directement sur traitement de texte. Non seulement il est familiarisé avec la micro-informatique mais il est immergé, et depuis l'aube, dans le monde d'Internet. Il a même créé son propre site.

C'est un homme qu'il est plaisant de rencontrer, J'espère que ce sera un homme que vous aurez plaisir à lire.

JLG.

La CHAPELLE où, mes parents y étaient les tenanciers du seul café de ce petit bourg de deux cent cinquante âmes, à peine. Est une de ces nombreuses petites communes du département de la Charente.

Mon père était originaire du sud de la Vienne. Il avait quitté sa famille pour venir s'installer en Charente.

Par besoin plus que par vocation, il avait avec ma mère, charentaise d'origine, repris ce petit café qui leur procurait non pas des revenus importants mais de quoi vivre et assurer les besoins de la famille.

Ni d'un côté ni de l'autre il ne fallait compter sur un héritage, pas le moindre lopin de terres à cultiver. Ce qui voulait dire en ces années trente une précarité certaine quant à l'assurance de disposer de nourriture en quantité suffisante.

C'est pour cette raison, qu'à cette époque, devenir exploitant agricole était un rêve que partageaient de nombreux couples chargés de famille et, mon père comme bien d'autres, rêvait lui aussi d'avoir un jour sa métairie sur cette terre charentaise où la destinée l'avait portée.

Le 29 novembre 1936, je fais mon apparition dans la famille, ma mère est à son quatrième accouchement. Six ans plus tôt elle avait mis au monde André notre aîné, puis Jeannette de deux ans sa cadette, et enfin de dix sept mois seulement mon aîné Adrien qui est tout de suite devenu Didi pour tout le monde.

Quelques mois à peine après ma naissance, nous sommes au tout début de l'année 1937, mon père décide de quitter le métier de cafetier pour devenir marchand de poisson à Luxé. Nous avons dû déménager pour nous installer dans cette commune située à une dizaine kilomètres de La Chapelle.

Ma mère n'est plus chargée alors que de son rôle de mère, chacune de ses journées est entièrement dévolue à s'occuper de la marmaille.

Le commerce de poisson va bien et c'est tant mieux, il faut dire que les quatre bouches à nourrir ont beaucoup d'appétit !

Le nourrisson que je suis a déjà besoin d'une double ration. Ma mère prépare mon biberon dans une bouteille de soixante quinze centilitres que je prends un malin plaisir à jeter au-dessus du landau, à la Russe, dès qu'elle est vide.

Maman est gardienne de chèvres les après midi. Avec Didi, nous la suivons partout. Pour ne pas rester inactive à regarder paître les animaux, elle casse des cailloux toute la journée. Non pas par plaisir, mais la construction et l'entretien des routes demandent des matériaux en quantité abondante et casser des cailloux à ses heures perdues permet de mettre un peu de beurre dans les épinards.

Mon père quant à lui, toujours à l'affût d'une nouvelle affaire, pense sérieusement à s'acheter un camion et faire le transport de ces fameuses pierres. Avec ses trois garçons pour l'aider dans cette entreprise, il se voit déjà à la tête d'une importante compagnie de transport.

Il faut dire qu'à cette époque, les chantiers ne manquent pas. Celui qui a de l'ambition, et qui n'a pas peur de travailler, peut se permettre à rêver à des jours meilleurs.

Le destin en a décidé autrement et du transporteur qu'il s'apprêtait à être, c'est finalement fermier que Papa est devenu. Une situation qui répondait à ses aspirations profondes.

Nous sommes en 1939 et tout le monde a désormais bien compris que la guerre ne serait pas évitée. De ses souvenirs de la guerre précédente, avec à sa charge quatre bouches à nourrir, mon père sait que seul le métier de paysan lui assurera la nourriture dont il aura besoin « Avec les volailles et les champs productifs, on mange toujours ! » disait-il.

A la Saint Michel 1939 nous déménageons à nouveau. Cette fois-ci ; nous changeons de département pour nous installer dans la Vienne. Nous devenons les métayers d'un propriétaire terrien une trentaine de kilomètres plus au nord de Luxé.

Début 41, alors que toute la famille s'acclimate fort bien à son nouveau métier, que les perspectives d'avenir sont bonnes et que la gaieté fait partie de notre vie quotidienne, mon père tombe gravement malade. Il est victime, à retardement, des gaz qu'il avait respirés durant la guerre précédente. Sa maladie

l'empêchait de faire face à tous les travaux de la ferme. Mon frère aîné encore trop jeune, ne pouvait pas le remplacer. C'est donc Adrien, un jeune homme de vingt ans qui est venu combler les absences de plus en plus fréquente de mon père à ses travaux.

Cette même année, alors que l'été vient de faire son apparition, une petite Claudette vient s'ajouter à la famille.

Pendant que tout le monde s'affaire autour du nouveau-né, mon frère Didi, alors âgé de six ans à peine, toujours très joueur et d'une nature un peu casse-cou fait une chute dans la mare qui lui sera fatale. C'est une catastrophe. Les voisins auront tout tenté pour sauver ce petit être de son destin mais quand les premiers secours sont arrivés il était déjà trop tard, Didi venait de quitter ce monde. La tristesse allait donc remplacer le bonheur dans la maison.

Mon père étant de plus en plus malade ne sort plus beaucoup et, ma mère est obligée de participer pleinement aux travaux des champs. Toute la famille s'active, chacun dans sa discipline à faire tourner la ferme.

En mai 42, la petite dernière est dans son landau. Je suis chargé de la surveiller pendant que Maman et Adrien sont occupés à bêcher les betteraves. Ces racines sont appréciées. Il faut en semer beaucoup pour nourrir les bêtes. Si je n'ai que très peu de souvenir de la guerre, il en est un qui restera gravé dans ma mémoire.

A l'ombre d'un grand chêne je joue avec des petits cailloux tout en gardant un œil attentif sur le landau dont Maman m'a confié la responsabilité. Alors que tout semble si calme en cette belle journée

ensoleillée, nos regards ont d'abord été attiré vers le ciel par le grondement des avions qui n'en finissaient pas de passer et de repasser au-dessus de nos têtes. Puis, nous avons entendu des sifflements, suivis d'explosion et de grondements sourds.

Ce ne sont pas les bombardements qui m'ont fait peur, mais le visage de Maman lorsque je l'ai vue dans un mouvement de panique, se mettre à courir dans notre direction. Elle était suivie d'Adrien qui, lui aussi avait bien compris de quoi il s'agissait.

Nous avons quitté précipitamment les champs de betteraves et sommes rentrés à la maison bien avant l'heure normale de la débauche.

Le lendemain nous avons appris que la gare de Saint-Saviol, à quelques kilomètres seulement avait été bombardée.

Adrien travaillait et vivait caché. A cette époque, un homme de son âge était immédiatement enlevé par l'ennemi. Non seulement Adrien ne souhaitait pas faire le voyage en Allemagne, mais il était de plus en plus utile aux travaux des champs.

La santé de mon père ne s'était guère améliorée au cours de cette période, il vivait pratiquement toujours enfermé et sous surveillance médicale permanente.

Les temps étaient devenus très durs. A chaque déplacement pour aller faire les courses comme pour vendre les produits de la ferme, il fallait traverser les barrages d'allemands et satisfaire toutes leurs exigences de contrôle.

L'extinction des feux était par ailleurs extrêmement préjudiciable aux travaux de la ferme et les revenus de l'exploitation d'aujourd'hui étaient loin d'atteindre ceux d'hier.

Nous avons pris l'habitude de nous réunir au fond du jardin, à l'abri des regards, et, dissimulés des visiteurs inattendus. Nous y buvions ce que nous continuions d'appeler du café ce n'était en réalité qu'une mixture à base de racines de chicorée. Nous vivions avec la peur au ventre qu'une rafle ait bientôt lieu.

Nous ne croyions pas avoir été de si bon augure lorsqu'en juillet 41 une délégation des troupes de l'occupant fait irruption dans la ferme. Ils repartiront avec six moutons, autant de cochons et une vache. Ils n'oublieront pas non plus de réquisitionner la voiture de Papa.

Adrien qui avait échappé ce soir là à la rafle, est conscient de la chance qu'il a eu. Désormais il ne peut plus se montrer ; c'est trop risqué. Sa seule chance pour demeurer un homme libre est de rejoindre le maquis. C'est ce qu'il fit dès la fin de l'année 41.

Le 27 novembre 1943, mon père nous quitte définitivement, il n'a que cinquante quatre ans, sa maladie s'était considérablement aggravé ces derniers temps. Cette issue fatale, bien que nous ayons tenté de nous y préparer, nous a laissé bien du chagrin. André, mon frère aîné alors âgé de treize ans et demi fait de son mieux pour aider maman dans les travaux de la ferme, mais la présence d'un homme sur cette exploitation agricole se fait manquante.

Fin 1944, ma mère épouse Adrien en seconde noce, il devient alors notre beau-père et hérite du lourd fardeau de devoir garantir la nourriture et l'éducation de quatre enfants.

Nous devons abandonner la métairie et il va s'en suivre une période de déménagements successifs. De Genouillé à Benest, de Benest à Charroux, de Charroux à Brux puis enfin à Courcôme, jusqu'en 1945 nous changeons d'adresse au rythme des opportunités que trouve Adrien pour gagner le pain quotidien.

Il sera successivement domestique agricole, coupeur de bois, ouvrier maçon, casseur de cailloux. Tout y passe. Les chantiers ne manquent pas. Qu'il s'agisse de l'adduction d'eau ou bien des travaux de la voie de chemin de fer. Adrien trouve toujours à vendre son énergie pour nourrir la famille.

Je l'accompagne presque partout et finalement nous ne manquons de rien.

Jusqu'à ce que nous nous installions à Courcôme, je n'ai pas eu l'occasion d'user mes fonds de pantalon sur les bancs de l'école. En revanche, je sais déjà atteler les bœufs et passer la herse comme je suis capable de conduire le cheval et la charrette ou encore de casser des cailloux.

Septembre 1945, arrive enfin la rentrée scolaire, j'ai déjà neuf ans et, je m'appête à effectuer ma première année à l'école de Tuzie.

L'institutrice a été réticente pour me prendre. Elle voit déjà un nouveau cancre arriver dans sa classe et de plus je ne suis pas de la commune. J'aurais dû aller à Courcôme, mais nous habitons les Martres, un village éloigné d'au moins six kilomètres du bourg, il était beaucoup plus pratique pour moi d'aller à Tuzie.

3 km à ce moment là il fallait y aller à pieds, et les distances paraissaient plus longues.

Petit canard dans la couvée, j'aurais un peu de mal à m'intégrer dans une équipe dont je ne fais administrativement pas partie.

Mais en allant au catéchisme à Courcôme le jeudi et le dimanche matin, je fais la connaissance de James et Bidule qui me raccompagnent à chaque fois dans mon hameau perdu des Martres.

Des quelques rivalités qui auront marqué ce début de scolarité avec les copains, il n'en restera rien et je serai finalement accepté.

James est de quelques mois seulement mon cadet, nous nous entendons bien. Nous venons de faire connaissance et nous ne savons pas à ce moment là que nous resterons amis toute notre vie durant.

James a quelques chose de fascinant dans sa personnalité de gamin de huit ans.

Il a déjà une corpulence au-dessus de la moyenne qui lui permet depuis ses un mètre quarante cinq de dominer l'ensemble des élèves de l'école. Il n'est pas méchant et je ne l'ai jamais vu faire de mal à personne mais sa voix, sa manière de parler, son regard, tout cela impressionne et finalement : James en impose, « personne ne va lui chercher les poux sur la tête ».

James est un fin joueur de billes, ce doit être lui qui possède la plus belle collection.

Il a d'abord ce tempérament de gagneur qui ne le quittera jamais le reste de sa vie, mais également cette habilité à ne jamais perdre son sang-froid.

Son plaisir en récréation, c'est de jouer autant avec la cloche qu'avec son adresse.

Lorsque la cloche retentit, le réflexe de tous les potaches, lorsque l'on connaît bien l'instituteur, est de se lever précipitamment et de se diriger très vite devant les portes de la classes de tous s'alignés, sans un mot.

Au moindre bruit de carillon, les élèves sont immédiatement en rang sous l'œil vigilant de Monsieur Gros, le maître d'école.

James profite de ce moment pour ramasser toutes les billes qui traînent sur le tapis. Tant pis pour ceux qui se sont laissés effrayer par la cloche.

Une fois en classe, personne n'ose plus parler de billes. Monsieur Gros menace en permanence de distribuer des coups de règle à la seule évocation du mot « bille ».

De nouveau en récréation, celui qui s'aventure à demander à James « Tu veux bien me rendre les billes que m'as prises tout à l'heure ? S'il te plaît », Il s'entend répondre appuyé d'un regard peu coopératif « De quelles billes tu me parles ! Petit ». Et il n'y aura pas d'autres questions.

Il arrive aussi que le jeudi après-midi, j'aille rendre visite à James. Il habite tout près de la voie ferrée puisque sa maman est garde-barrière et qu'elle passe toute sa journée ici, à attendre qu'arrive une voiture, un attelage ou un tracteur. Elle surveille pour ouvrir la barrière à tous ceux qui veulent passer de l'autre côté de la ligne Paris-Bordeaux.

Nous, nous adorons où habite James, c'est une petite maison isolée à côté de la ligne de chemin de fer avec tout autour, des champs, des arbres, et, surtout des haies où en hiver les merles viennent se réfugier.

Nous nous sommes donc octroyé un permis de chasse dans cette campagne giboyeuse.

Chacun de nous a son « tire-chail », enfin son « lance-pierres » pour respecter le vocabulaire que nous conseille d'utiliser Monsieur Gros, et les merles n'ont qu'à bien se tenir. Notre stratégie d'approche consiste à nous mettre de chaque côté d'une haie, d'avancer à pas feutrés, scrutant le moindre indice pour repérer l'oiseau embusqué et tirer de toutes nos forces dès que le gibier se trouve à portée de tire-chail. C'est à dire de préférence à moins de cinq mètres.

Mais attention, il n'y a aucun danger pour nous, nous sommes très disciplinés. Nous ne devons tirer que devant nous, jamais sur le côté et encore moins en arrière.

Il n'y a pas beaucoup de danger pour les merles non plus.

De mes premières années de chasse, je ne me souviens pas de très gros trophées.

L'année suivante, nous avons à nouveau déménagé pour Luxé. L'école compte trois classes et je ne suis admis que dans la toute petite avec ceux qui ont six et sept ans alors que je suis dans ma neuvième année.

Cinq mois seulement avec les petits et en cours d'année scolaire je rejoins la classe des grands avec Monsieur Gasquet. Un instituteur en fin de carrière qui décide de me prendre en main, considérant probablement qu'il était encore possible de faire quelque chose de moi.

Il n'hésite pas à venir à la maison le soir me faire travailler encore en plus. Il tente aussi de combler les retards accumulés, persuadé pour sa part, de remplir

la mission qui était la sienne ; éduquer les enfants de sa commune quel qu'en soit le prix.

A son grand regret, je me dois de fermer les livres et les cahiers, le jeudi, jour de repos à cette époque, pour aider Adrien sur les chantiers.

Nous partons tous les deux sur le vélo jusqu'à Aigre, Verdille parfois.

Grâce à la ténacité du maître d'école, pendant quatre ans je grille les étapes et je change de cours en pleine année scolaire.

Le 12 juin 1950 le verdict de l'acharnement de Monsieur Gasquet va bientôt tomber. C'est le Certificat d'Etudes. Il n'a présenté que trois candidats seulement à cette session.

A son grand regret, il n'a pas pu se rendre à l'épreuve qui se déroule à Mansle, cloué au lit par la maladie, c'est son remplaçant qui nous accompagne.

Nous partons en vélo de très bonne heure et aussi de très bonne humeur.

Les pronostics de Monsieur Gasquet se seront avérés exacts. Sur les trois candidats, il n'y aura qu'un seul reçu. Je suis cet heureux lauréat. Merci Monsieur Gasquet.

– « Je vous resterai redevable toute ma vie. A mes yeux ; vous êtes un grand Monsieur. Vous avez su me comprendre. Vous m'avez consacré beaucoup de votre temps pour m'apprendre tout ce qui aujourd'hui fait de moi un être ouvert sur la vie. »

Cette même année a été riche en événements puisqu'il y a eu également le brevet sportif que j'ai réussi sans trop de difficultés et aussi la première

communion dont je garde un souvenir particulièrement écorché.

Quelques jours plus tôt, j'avais pris un malin plaisir à monter sur le marchepied arrière de la camionnette du poissonnier comme s'il s'agissait d'un tramway qui allait me déposer devant chez moi puisqu'il y passait.

Hélas le poissonnier ne faisait pas de halte à ce niveau. Plutôt que de me retrouver au prochain arrêt, à plusieurs km au delà de notre maison, j'ai pris la solution de sauter en marche. J'avais trouvé comme seule solution de sauter en marche.

La chute fut dure. Rien de cassé mais il ne me restait guère de peau intacte. Mercurochrome et pansements furent répartis sur mon corp. J'en avais partout sur le visage, les mains, les bras, les coudes, les genoux.

C'est dans cet état que je me rendais depuis trois jours aux préparatifs de la première communion. L'air un peu triste et peu fier de ma situation donnant des coups de pied dans tout ce qui se trouvait sur mon chemin. Des petits cailloux aux morceaux de bois rien ne m'échappait, pas même ce vieux chapeau qui traînait sous les arbres à la sortie de l'église.

Nous avons l'habitude de jouer au ballon à cet endroit avec les copains, Camillou, Bidouille, Francis et les autres, Jacques et Kiki, les Parisiens qui viennent chaque année en vacance.

Il m'était impossible de passer à côté de ce chapeau sans le shooter comme un ballon de foot. J'ai pris mon élan depuis la porte de l'église, pour être sûr que ce vieux galurin partira comme un boulet de

canon. Il n'est pas allé bien loin et je ressens encore cette décharge électrique qui m'a envahi tout le corps.

Mes copains, derrière moi n'ont pas oublié d'éclater de rire lorsqu'ils m'ont vu tomber dans le piège qu'ils m'avaient tendu en dissimulant une énorme pierre sous le chapeau. Bilan, le gros orteil cassé.

Sympa les copains ! Ils s'en voulaient un peu, ils n'avaient pas imaginé que je taperais de si bon cœur.

C'est ainsi que le jour de ma première communion, je cumulais à la fois les douleurs et les rustines de mon voyage en tramway et marchais péniblement dans mes petits souliers à cause de cet orteil cassé.

Bientôt quatorze ans, l'école se termine.

Monsieur Gasquet fait tout son possible pour que je rejoigne le collègue d'Aigre en classe de sixième.

Il prétend que j'ai des aptitudes. Financièrement ce n'est pas possible, il faut travailler.

Un charcutier de Mansle m'offre une place en apprentissage ; pourquoi pas ? Je dors sur place puisque la journée commence dès quatre heures du matin. J'attaque la journée par le nettoyage des eaux sales du laboratoire qu'il faut envoyer dans la rue avant que les premiers passants ne fassent leur apparition. Une eau qui a croupie toute la journée dans un trou avec des morceaux de gras et des déchets de toutes sortes et qui dégage une odeur pestilentielle.

Cette odeur, je ne la supporte pas, elle me rend malade. Elle me provoque des hauts de cœur et des vomissements. Je passe mes journées l'estomac vidé et je maigris de jour en jour.

Après six mois de calvaire je décide de rentrer à la maison. Maman et Adrien ne sont pas très satisfaits de cet abandon de poste mais qu'importe je trouverai bien autre chose.

Je vais proposer mes services de fermes en fermes, considérant qu'il s'agit d'un métier que je connais et très rapidement je trouve à me nourrir en l'échange des travaux des champs et du pansage des animaux.

Je dis seulement me nourrir, parce que du point de vue du salaire je ne reçois que cinq cents francs par mois (5 francs d'aujourd'hui). C'est faible mais c'est malheureusement le tarif en vigueur à cette époque pour le gamin d'à peine quinze ans que je suis.

Comme je n'ai pas l'intention de trop m'attarder dans cette situation aussi précaire que peu rémunératrice, je suis attentif à tout ce qui pourrait se présenter dans la région.

Je suis tenté par le chantier des voies de chemins de fer à Vivonne. Il s'agit d'une entreprise qui soustraite à la SNCF le renouvellement des rails et je sais que le personnel est toujours recruté. Je m'y rends avec la ferme conviction qu'ils vont m'embaucher. Malheureusement j'apprends en arrivant sur place que je suis trop jeune pour ce travail.

Quelle déception sur le coup. J'avais fondé tous mes espoirs sur ce chantier. Il va falloir repartir à la maison bredouille. Il est vrai que ce travail n'est pas vraiment la panacée pour un adolescent qui n'a pas terminée sa croissance.

C'est un travail de forçat qui demande une corpulence physique que je n'ai pas encore.

Changer les rails du chemin de fer sans que le trafic ait été interrompu demande une organisation et